

2025

Retrouvailles

by erkan

J'ai retrouvé mon fils à la terrasse d'un petit café du centre ville. Il faisait très beau. Sur le trajet, j'avais laissé mon esprit vagabonder le long des jambes en grande partie dénudées de plusieurs jolies passantes. Comme des amarres lancées. Pour me retenir. Me tirer en arrière. Ne pas y aller.

J'avais peur, OK ?

Mais je savais ne pas pouvoir me dérober.

Peut-être ne pas le vouloir.

Peut-être.

J'ai eu du mal à le reconnaître. Il a beaucoup changé.

Pourtant, ses traits sont toujours les mêmes. Plus mâles, un peu plus creusés, mais c'est bien lui. Je retrouve l'éclat candide de ses yeux, les miens en

plus bleus. Je retrouve cette façon de sourire du côté droit de la bouche. Sa voix :

- Salut... papa.

Il a hésité.

Mais sinon, qu'est-ce qu'il a changé ! Il a grandi, épaissi. Il semble désormais savoir à peu près quoi faire de ses bras qui lui pendaient naguère de chaque côté du corps, comme des extensions inutiles et flasques. Il les agitait souvent en tous sens pour mimer je ne sais quoi et finissait presque inmanquablement par casser quelque chose.

- Pardon, papa, qu'il disait.

Il n'hésitait pas à cette époque-là.

Ça m'énervait ou me faisait rire.

Plutôt rire.

Plus petit, je lui demandais ce que nous allions bien pouvoir faire de lui. Je lui passais la main dans les cheveux. Il rigolait à son tour.

- Allez, ramasse donc, grand godichon, va !

Aujourd'hui, il s'assoit, commande. Il occupe l'espace. Il se recoiffe. Il regarde sa montre. Il joue avec ses clés. Il regarde son portable. Comme tous ceux de son âge, il discute d'une main, il "like" de l'autre, difficile de savoir où est sa tête entre les deux. Peut-être dans un troisième lieu.

Il ne fait rien tomber. J'aimerais que, d'un geste brusque et mal ajusté, il flanque sa bière par terre, tiens ! Qu'est-ce que j'aimerais ça ! Je serais sûr que c'est bien lui, comme ça.

Je sais qu'il ne le fera pas.

Et ça me fait comme un creux, une boule à l'estomac.

- Ça va ?

- Ouais, et toi ?

- Ouais. Alors, le boulot ?

- Ça va.

Je souris.

- C'est dingue, quand même, je dis. À sept ans, tu voulais être cuisinier et aujourd'hui...

Il ne dit rien. Il hoche la tête.

Aujourd'hui, il l'est. Et alors ?

Alors, rien.

Je disais :

- C'est mignon

Parce qu'il avait commencé à dire ça après avoir préparé un gâteau avec sa mère.

Je disais :

- On verra, il a encore le temps de changer, vous savez.

Parce que moi, je n'avais pas su ou pas pu être pilote comme le rêvait le petit moi de cet âge-là. Moi, j'avais changé. Je pensais qu'il changerait aussi. Que c'était la vie.

Je lui disais :

- Tu sais, mon chéri, tu feras ce que tu voudras. L'important, c'est que tu sois heureux et que tu assumes tes choix. Nous on sera là, ta mère et moi. Mais c'est ta vie à toi.

Je n'avais pas compris qu'il n'en démordrait pas.

Je pensais encore qu'il ferait comme moi.

Mais, cuisinier ?

Je n'y croyais pas.

(Et sa mère, toujours à l'encourager. Toujours à le couvrir.

Cuisinier, bordel ! Mais tu ne te rends donc pas compte de ce que c'est comme métier ? À quel point c'est dur ? Tu ne regardes jamais la télé ?

Quelle conne !)

Un groupe passe. De jeunes filles en jupes - étudiantes - des cahiers sous le bras, la vie devant elles et tous les espoirs, toutes les grâces du monde dans leurs démarches fières et leurs rires éclatants.

Mon regard les suit.

- Jolies, je dis, sans y penser.

Je me rappelle le temps où je ne la trouvais pas si conne, sa mère. Le temps où c'étaient ses jambes à elle qui emportaient mon regard. Le temps où elle était mon avenir.

Beaucoup de silences.

Le temps qu'il fait.

Il est aussi nerveux que moi.

- Tu as une copine ? je demande.

Il hausse les épaules. Pas vraiment. Pas régulièrement. Il a vingt ans. Des copines il en a plein et aucune. Juste du passage.

Vingt ans...

Elle avait justement vingt ans.

Je voudrais lui dire que si j'avais su, si j'avais pu. Que j'aurais dû l'emmener avec moi. Ne pas le laisser, comme ça. Au moins téléphoner. De temps en temps.

Mais c'était plus compliqué que ça.

Avec sa mère...

Je voudrais le prendre dans mes bras.

Entre nous, il y a cette foutue table.

Nos bières.

Son portable qu'il a fini par poser mais qu'il continue à regarder.

Et tellement plus que ça.

Au lieu de ça, je lui demande des nouvelles de sa mère.

- Ça va, me dit-il.

Mais il se ferme.

Et le temps passe.

J'ai froid.

- Tu reprends quelque chose ?

- Non, j'ai du taff, tu sais. Je débute. Je dois faire mes preuves.

- C'était sympa. On le refera.

- Ouais.

Il se lève.

Je me lève aussi.

Nous nous embrassons. Un peu gauchement.

- Salut, fils.

- Salut.

Cette fois, il n'a pas hésité.

Il s'éloigne et ne se retourne pas.

Je me rassois.

Je sais qu'on ne le refera pas.

Il paraît que c'est la vie qui veut ça.